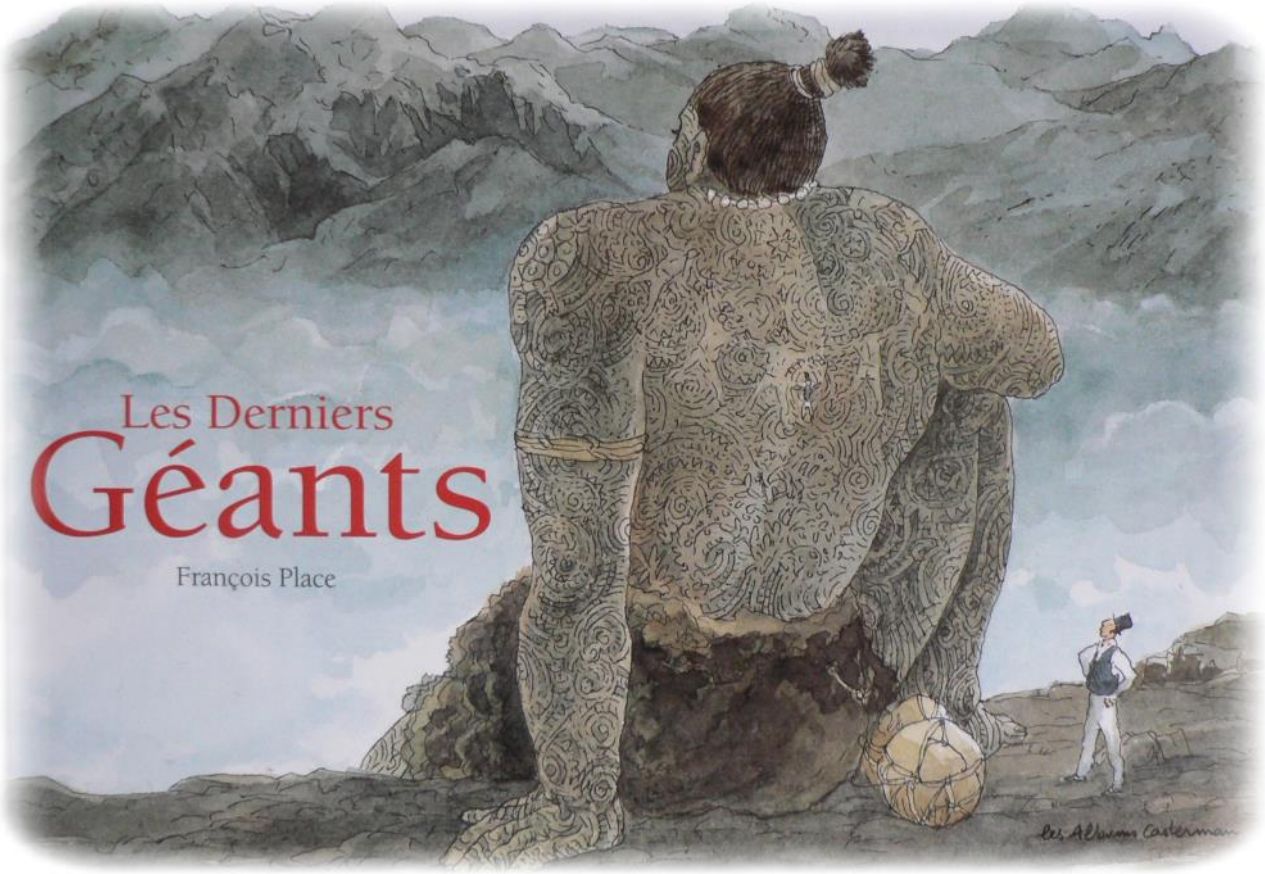


Zil ET compagnie

Le voyage d'Archibald

Lieu	Durée	Date	Faits marquants

Prends des notes sur la lecture :

Lis cet extrait et dessine la dent.

De retour chez moi, je m'empressai d'étudier cette nouvelle acquisition. Ma curiosité, piquée au vif, céda peu à peu la place à l'étonnement, puis à la stupéfaction. Sa taille exceptée (elle avait la grosseur d'un poing), cette dent était rigoureusement semblable à n'importe quelle molaire de sujet humain adulte.

Les gravures, étroitement entremêlées dont elle était ornée me demandèrent de longs mois d'observation attentive et de recherches méticuleuses. Mes efforts furent récompensés par la découverte, sur l'une des faces internes de la racine, d'une minuscule carte de géographie dont le dessin se perdait sous un enchevêtrement de figures bizarres. Mais l'ensemble représentait clairement le cours d'un fleuve, des chaînes de montagnes, une région enclavée. Ce ne pouvait être, selon la description donnée dans l'un des plus anciens ouvrages de ma bibliothèque, que le « Païs des Géants », aux sources du fleuve Noir.

Je fis mes malles et me préparai pour un long voyage.

Tu es Leopold Archibald Ruthmore. Imagine ce que tu écris dans ton carnet de voyage. Tu peux aussi dessiner les choses importantes que tu vis, vois ou découvres.

Trouve, parmi les illustrations, celle qui correspond à chaque extrait et souligne dans le texte les éléments qui t'ont permis d'identifier l'illustration.. Numérote ensuite les extraits dans l'ordre chronologique.

Rebrousser chemin, c'était courir au-devant d'une mort certaine. Les Wa rôdaient toujours dans les parages. Ajouter à leur macabre collection ma tête coiffée d'un haut-de-forme n'aurait sûrement pas été pour leur déplaire. Je résolus donc de la garder le plus longtemps possible sur mes épaules et de marcher vers le nord. Le terrain s'élevait continuellement. La jungle céda peu à peu la place à un végétation plus clairsemée. Devant moi se dressait une formidable barrière rocheuse et au-delà resplendissaient les crêtes enneigées d'une chaîne de montagnes. Avec le peu de nourriture qu'il me restait, c'était folie que d'espérer traverser pareil obstacle.

Colle

Je répartis les hommes, une vingtaine de solides gaillards, sur deux lourdes embarcations. La première emportait vivres et matériel de campement et ouvrait la marche sous le commandement d'un batelier familier de ces régions. Je suivais sur la seconde, entouré de mes précieux instruments : montre, boussole, sextant, armes de chasse, lunette astronomique, bocaux pour échantillons, presse à herbier et quelques autres babioles – le minimum pour un honnête voyageur scientifique.

Après deux mois de navigation sans obstacle notable, nous commençâmes à remonter le fleuve Noir. Les rameurs, pour garder la cadence, chantaient d'une voix âpre et rauque une mélopée lancinante renvoyée en écho par les lugubres falaises de la dent du Dragon.

Colle

Je profitais des étapes pour collecter des spécimens de la flore et de la faune. Ce pays abritait de magnifiques espèces de papillons. La tenue de mon journal m'astreignait à de longues veillées. L'estimation des distances parcourues était rendue pratiquement impossible par les difficultés du terrain. À vrai dire, je me révélais piètre géographe ! Je me rattrapais en couvrant mes carnets d'aquarelles minutieuses. Lorsque la lassitude et le découragement me gagnaient, je reprenais courage en serrant dans ma main la dent de Géant. Mes compagnons, qui n'avaient pas ce recours, donnaient des signes d'inquiétude de plus en plus manifestes. Ils redoutaient d'aller plus avant, car nous étions à la lisière du pays des Wa, aimable tribu dont l'activité favorite tenait en trois mots : couper des têtes !

Colle

Les falaises se rapprochant dans le cours supérieur du fleuve, le courant devint de plus en plus impétueux, bondissant à travers une série de rapides. Il fallut décharger, porter les bagages au prix de mille difficultés le long des rives escarpées et haler à force de bras nos esquifs ballottés entre les écueils. Deux hommes périrent dans cette malheureuse affaire, happés par le tourbillon des eaux sombres.

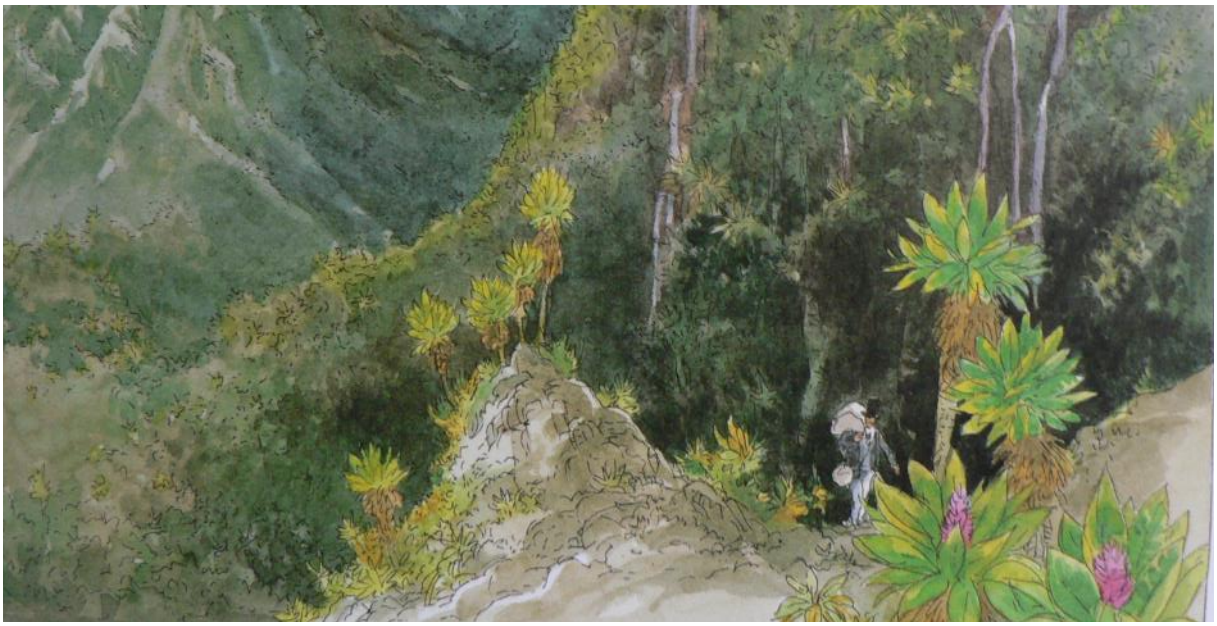
En amont de ce passage, les falaises disparaissaient sous une végétation luxuriante. La jungle nous submergea de ses miasmes fétides, saturés d'odeurs lourdes d'humus et de moisi. Parfois, un tigre rôdait sur la berge, nous adressant au passage un feulement réprobateur, puis s'évanouissait dans l'épaisseur des taillis.

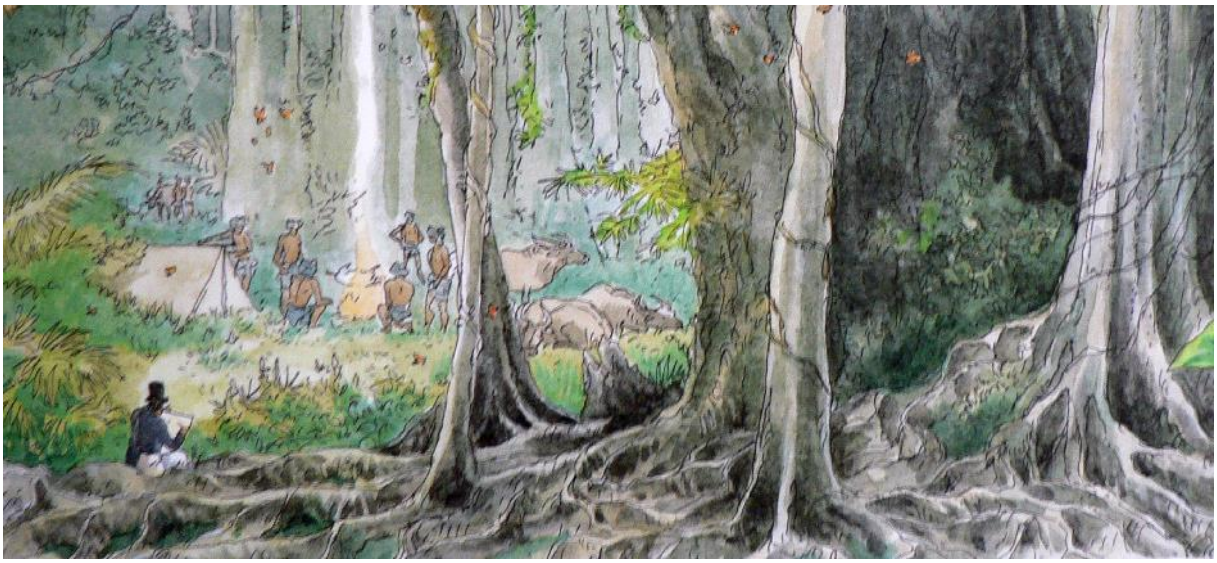
Une nuit, je fus réveillé par des hurlements à vous glacer les sangs. Depuis le bosquet de fougères géantes qui masquait mon couchage, j'assistai impuissant au massacre des hommes de mon expédition. Les Wa méritaient amplement leur réputation. Ils avaient encerclé le campement, invisibles et silencieux, puis frappé avec la rapidité foudroyante du cobra. L'homme de garde à qui j'avais confié mon arme fut tué avant même de pouvoir donner l'alarme. L'embuscade n'avait pas même duré une minute. Ils disparurent aussi rapidement, rendant la jungle au bourdonnement des insectes et au jacassement des singes.

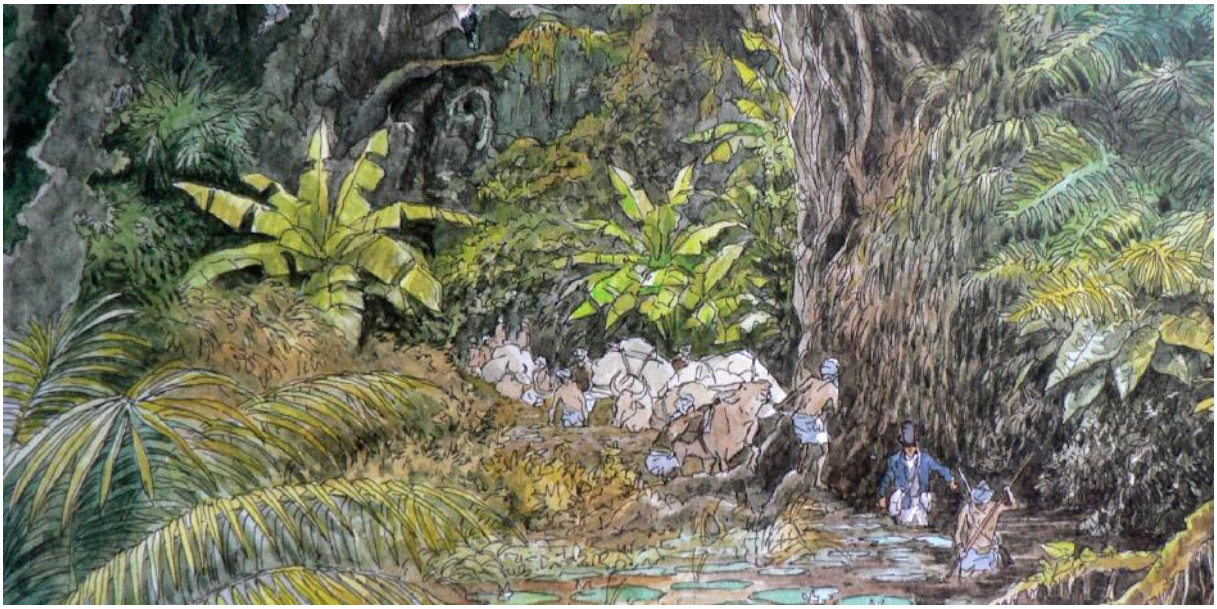
Hébété, le cœur battant à tout rompre, je rassemblai le peu qui me restait : la montre et la boussole, les carnets, du sucre, du thé, des biscuits et un pot de cette marmelade que confectionnait si bien ma chère Amelia et qui me fit venir les larmes aux yeux.

Nous naviguâmes près de quinze jours dans la pénombre de ce tunnel de verdure. Le cours du fleuve était encombré de branches cassées, de bois flottés à demi pourrissants, de lianes pendantes comme de sinistres chevelures. Les hommes, épuisés, renâclaient. Je renvoyai le gros de la troupe sur les barques et continuai à pied avec les plus vaillants, non sans leur promettre une prime substantielle.

Dans un village perdu, nous trouvâmes un peu de repos et je fis l'acquisition de trois buffles placides contre deux méchants fusils et un tonnelet de poudre. Même ainsi, soulagés de la corvée du portage des bagages, nous progressions à grand-peine. Les journées, semblables et mornes, se succédaient dans une atmosphère moite de vivarium. Il nous fallait sans répit enjamber des racines gluantes, glisser sur des cailloux tranchants, patauger dans des marécages infestés de sangsues, endurer les piqûres des moustiques et des fourmis… L'expédition tournait au calvaire.







Souligne les éléments qui montrent une avancée dans le voyage d'Archibald.

La fatigue, la faim et le froid se montrèrent de fidèles compagnons, et je puis témoigner ici de toute la sollicitude dont ils m'entourèrent. À trop les écouter, ma raison vacillait. Je me dis que la vie avait une dent contre moi, une sacrée dent même, et me mis à rire, à rire si fort que toute la montagne se mit à rire avec moi. À cet instant, la folie de mon projet m'apparut dans toute l'étendue de son absurdité. Un rayon de soleil éclaira brusquement l'arête d'une faille, sourire fugace sur le front buté de la falaise. À mes pieds, cette coulée de lumière dessinait comme un chemin. Je penchai vivement la tête et aperçus, creusées dans la pierre, des traces de pas monstrueuses, des pas de Géant !

Mon cœur se mit à bondir dans ma poitrine. « Impossible ! c'est impossible ! », murmurais-je tout en suivant la piste imprimée dans le sol. Les traces menaient à un défilé rocheux, crevasse verticale entaillant la falaise aussi nettement que la morsure d'un fer de hache dans le bois tendre. J'avançai lentement, d'un pas précautionneux, dans ce couloir formidable dont les parois vertigineuses masquaient la lumière du soleil. Enfin l'horizon s'élargit : je devinai, au-delà des portes de pierre, une immense vallée ceinturée de montagnes et parsemée d'énormes blocs rocheux.

Cette nuit-là, je bivouaquai à l'abri de la grande faille. Le lendemain, j'entrepris l'exploration de la vallée. Les rochers affectaient les formes les plus bizarres. L'un d'eux, couleur d'ivoire, arrondi au sommet et creusé d'excavations semblables à des orbites, attira tout particulièrement mon attention : c'était un crâne. « Un cimetière de Géants, pensai-je. Je touche au but ! » Après tant d'épreuves, de privations, de doutes, j'avais atteint ce pays fabuleux chanté par d'innombrables légendes.

Je consacrai le reste de cette journée bénie des dieux aux nobles tâches de la science en marche, notant ici les dimensions fabuleuses d'un squelette à demi découvert, dessinant ailleurs quelque point de vue pittoresque dont je devais à tout prix fixer le souvenir.

Le relevé topographique de cette vallée me prit un mois complet. Je dénombrai près de cent dix squelettes, mais supposai que la terre en conservait bien davantage. Certains crânes étaient surmontés de surprenants chapeaux de pierre, ce qui indiquait qu'ils avaient fait l'objet de cérémonies rituelles. L'ensemble devait dater de trois ou quatre mille ans. La cause de l'extinction de ce peuple restait un mystère à éclaircir.

Au nord-est, la vallée s'incurvait pour s'élever en amphithéâtre jusqu'à une sorte de plateau. J'escaladai degré après degré les marches de cet escalier cyclopéen. Depuis longtemps je ne me nourrissais que de lichens ou de racines additionnés d'un peu de sucre, buvant l'eau accumulée au creux des rochers. J'étais si épuisé que je perdis toute notion du temps et parvins sur le plateau dans un état de quasi-somnambulisme. D'énormes piliers semblaient soutenir le ciel. À bout de forces, je sombrai dans un profond sommeil.

Dès le début de notre rencontre, ils prirent soin de moi comme d'un enfant. Je me souviens de nos premiers vrais échanges lors d'interminables veillées nocturnes : des nuits entières, leurs voix s'entremêlaient pour appeler une à une les étoiles. Une mélodie fluide, complexe, répétitive, un tissage merveilleux de notes graves, profondes, orné de variations ténues, de trilles épurées, d'envolées cristallines.

Ils étaient neuf, cinq Géants et quatre Géantes. Enluminés de la tête aux pieds, y compris sur la langue et les dents, d'un embrouillamini délirant de tracés, de volutes, d'entrelacs, de spirales et de pointillés d'une extrême complexité. A la longue, on pouvait discerner, émergeant de ce labyrinthe fantasque, des images reconnaissables : arbres, plantes, animaux, fleur, rivières, océans, un véritable chant de la terre dont la partition dessinée répondait à la musique de leurs nocturnes invocations célestes.

D'où venaient alors ces gravures qui couraient de la plante de leurs pieds jusqu'au sommet de leurs crânes ? J'avais repéré, parmi les figures décorant le large dos d'Antala, le plus grand d'entre eux, neuf silhouettes humaines que j'interprétai comme une représentation de leur peuple. Et voici qu'un dixième personnage se mit à apparaître au milieu d'elles, d'abord imprécis, puis de mieux en mieux discernable ; plus petit que les autres, il portait un haut-de-forme !

De plus, leur peau semblait réagir aux plus infimes variations d'atmosphère : elle frissonnait au moindre souffle de vent, se moirait d'éclats mordorés au soleil, tremblait comme la surface d'un lac ou prenait les teintes sombres et orageuses de l'océan dans la tempête.
Je compris alors pourquoi ils me regardaient parfois avec pitié. Davantage que ma petite taille, c'était ma peau muette qui les peinait : j'étais un être sans parole.

Ils mangeaient très rarement, se nourrissant de plantes, de terre, de rochers. Je riais à les voir faire leurs délicieux mille-feuilles de schiste saupoudré de mica, ou couver d'un regard gourmand un morceau de calcaire rose.

Ils me construisirent pour l'hiver une cabane de rochers et me donnèrent en guise de couverture un morceau d'un de leurs invraisemblables manteaux tissés de plates, de mousses et d'écorces de toutes sortes. Dégringolant en cascade depuis leurs vastes épaules, ces manteaux donnaient à leurs silhouettes des allures de rocs recouverts de sombres forêts. Ils portaient comme bijoux de lourds blocs d'ambre, et ne se séparaient jamais de ces énormes massues faites de troncs d'arbres fossilisés.

Leur origine me plongeait dans des abîmes de perplexité. Etaient-ils les derniers descendants de la lignée des Atlantes ? Pourquoi n'avaient-ils pas d'enfants ? Avaient-ils, dans d'autres contrées inaccessibles, quelques parents éloignés ?
Je comptais sur la peau de Géol, constellée d'étoiles et d'objets célestes, quarante-et-une apparition de la comète de Halley, ce qui le créditait d'une existence de plus de trois mille ans ! J'identifiai les stries régulières ornant leurs poignets comme des successions de périodes de veille et de sommeil. Selon mes calculs, ils dormaient près de deux cents ans pour des périodes de veille de trois ans maximum.

Carte d'identité des Géants

Lieu d'habitation : _____

Population (combien sont-ils ?) : _____
Noms des géants : _____
Langue parlée : _____
Alimentation : _____

Age : _____
Rythme de vie : _____

Description physique :
Leur peau : _____

Autre éléments : _____

Description morale : _____

Vêtements, objets : _____

Habitudes, rituels : _____

Mystères : _____

Qui étaient les Atlantes ?	Qu'est-ce que la Comète de Halley ?

Prends des notes sur la lecture :

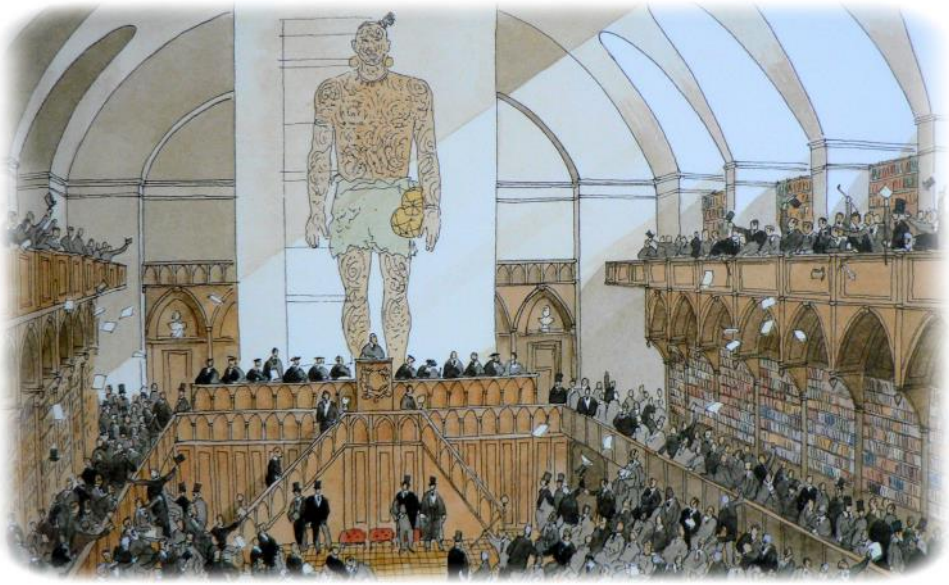
Imagine ce qu'Archibald aurait écris et dessiné dans ses carnets s'il en avait encore eu.

L'œuvre connut un succès considérable, malgré l'opposition farouche de la communauté scientifique. Le club des explorateurs, où j'avais depuis longtemps mes habitudes, me ferma ses portes ; la Société royale de géographie me mit à l'Index. Quant aux journaux, ils prenaient bruyamment parti à coup de gros titres : « Charlatan ! », « Découvreur du siècle ! »

Je n'affirmerai pas ici que j'étais heureux de toute cette boue remuée par la rancœur, la jalousie et l'ignorance ! Mais je me consolais en pensant que tout grand découvreur rencontre invariablement la colère ou le mépris de ses contemporains. Des amitiés que j'avais crues solides sombrèrent dans cette tourmente, j'eus tout de même la bonne fortune de recevoir l'appui d'éminents confrères, et Charles Darwin lui-même m'écrivit pour m'assurer de son soutien et de son affection. La France m'offrait une chaire de « giganthropologie », créée tout spécialement pour moi à la Sorbonne, mais je la refusai, tout comme la médaille qu'un ministre parisien tenait absolument à épingler au revers de ma redingote.

On me combattait sur tous les fronts : impossible, ce sommeil de plusieurs siècles, sans un ralentissement mortel des fonctions vitales ; une rigolade, ce peuple perdu de seulement neuf personnes ; de l'affabulation pure, cette peau qui produisait elle-même ses propres tatouages ; et ces danses, ces simulacres de combat ? de quoi perturber la rotation du globe, déclencher des tremblements de terre en série !

Mais toutes ces récriminations, ces polémiques sans fin ne faisaient que renforcer ma détermination. Je leur ouvrirai pourtant les yeux, à tous ces nabots confits dans leur petit savoir frelaté : je le devais à la Vérité, à l'Honneur de la Science, et l'on finirait bien par m'entendre, moi, Archibald Leopold Ruthmore, découvreur et porte-parole des Géants des Hautes Vallées !



J'entamai donc une tournée de conférences à travers le pays. J'entrai dans des amphithéâtres bondés, salué par un tonnerre d'applaudissements et de sifflets. Des vagues de protestations houleuses venaient s'échouer au pied de mon pupitre, des chapeaux s'envolaient, des bagarres éclataient, je devais m'éclipser par des portes dérobées sous la protection des polices locales.

À l'invitation du maire de New York, je me rendis en Amérique pour défendre mes thèses devant un parterre de savants. Ce fut un triomphe. On était prêt à me croire, à m'aider, à m'encourager. Les fonds affluèrent et j'eus bientôt assez d'argent pour monter une seconde expédition.

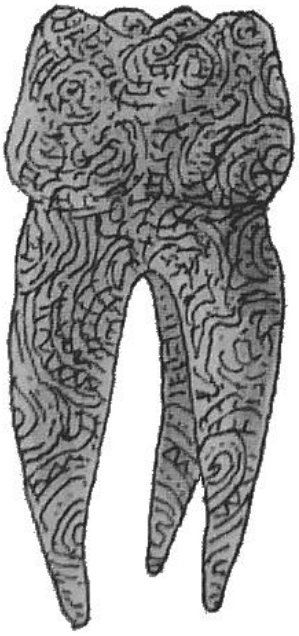
Ceux qui croient Archibald	Ceux qui ne croient pas Archibald

Imagine quelle pourrait être la surprise qui attend Archibald. Décris-la et illustre ton texte.

Imagine le texte correspondant aux illustrations projetées :

Prends des notes sur la lecture :

Aujourd'hui, Archibald Leopold Ruthmore n'écrit plus. Il a fait don de tous ses livres, et Amelia dispose désormais de sa maison et du reste de ses biens. Il s'est fait marin, simple matelot de la marine marchande, ne voulant pour tout horizon que la mer et le ciel. Ses pieds ont de la corne, ses mains sont devenues calleuses à force de crocher dans les cordages, sa démarche porte perpétuellement en elle le mouvement balancé des navires.

Dans chaque port, il s'est fait tatouer sur le corps un conte, une légende, une chanson. Et, le soir, on le rencontre parfois sur la jetée, entouré d'enfants le nez pointé vers lui : il leur conte ses innombrables voyages, les beautés de l'océan et de la terre. Mais jamais il ne leur parle de cet étrange objet qui repose au fond de son coffre de marin, une dent de Géant.

Dessine Archibald à la fin de cette aventure :